A photograph of a street lined with flowers and buildings, serving as a background for the book cover. The street is paved and leads into the distance. On the right side, there is a row of colorful flowers, including pink and white roses, and a tall, thin plant with red flowers. The buildings are light-colored and have a simple architectural style. The sky is clear and blue.

Des étés
Bernard Tribondeau

Des étés

Bernard Tribondeau

En souvenir de celles et ceux d'avant.



Fin de matinée. La lumière, très blanche, s'infiltré dans la pièce. Je suis allongé sur le vieux canapé, avec sa couverture rouge élimée, juste en dessous de la fenêtre ouverte. De la ruelle parviennent quelques bribes de conversation, des rires d'enfants qui jouent. Au-dessus de ma tête, accrochés au mur chaulé de blanc, une vieille épée rouillée et une toile représentant le village. La peinture n'est pas très adroite, le coup de pinceau empâté.

J'ai douze ans, je suis en vacances dans la maison de mon arrière grand-père. C'est loin, c'est maintenant.



Talmont, aller-retour

Vite, un dernier coup d'oeil, presque en cachette.
Comme un exorcisme. Les « rouches » du marais
cachent déjà le village, île flottant dans la brume des
mirages d'été.

Comme chaque année, vers la mi-août, le taxi est venu
nous chercher. Il doit être dix-neuf heures. Le train de
Royan part à vingt heures trente, et il ne faudrait pas
être en retard. Il faut une demie heure à peine pour
rejoindre la gare, mais sait-on jamais ...

Comme chaque année vers la mi-août, on a chargé les bagages, mis les vélos sur le toit du taxi, fermé la maison, dit au revoir aux voisins.

Comme chaque année à la mi-août, Monsieur R..., le taxi, a ôté sa casquette, a demandé si les vacances s'étaient bien passées.

Puis la Ford Taunus a fait le tour du bourg, bifurqué au carrefour de la Flandre, et s'est engagée sur la grande ligne droite qui longe la baie.

Vite, un dernier coup d'oeil. L'église va disparaître au prochain tournant, il ne faut surtout pas rater cet instant, comme faire un voeu en regardant les étoiles filantes. Si j'arrive à apercevoir l'église jusqu'au bout, c'est certain, je reviendrai.

Un été d'après, bien plus tard, je ne suis pas revenu. J'ai abandonné le village, mis de côté les souvenirs, remis les histoires familiales. Pendant des années, les étés d'enfance et d'adolescence ont disparu derrière les vitres poussiéreuses du taxi ...

Et puis, je suis retourné à Talmont sur Gironde.



La Consigne

Ce sont des étiquettes découpées dans du carton fort, gris, et attachées avec du fil de fer. Dessus, mon père y a immuablement écrit « expéditeur / destinataire », et notre adresse de villégiature au gros stylo noir, et, plus tard au feutre Pentel, à l'odeur si caractéristique. Les vacances d'été commencent toujours comme ça. Les étiquettes orneront la malle en osier, et plus tard en

métal, ainsi que la caisse en bois spécialement fabriquée pour abriter nos vélos de gamins.

Cette caisse est un objet unique à la gloire du voyage : planches entrecroisées, ajourées, calfeutrage... on y cale nos petits deux roues, celui de ma soeur et le mien, quand nous aurons grandi, les bicyclettes voyageront avec moins de précautions.

Quelques jours avant le départ, toujours dans la première semaine de juillet, un transporteur de la SNCF vient chercher les précieux bagages. Nous les retrouverons à l'arrivée.

Mes parents ne conduisant pas, la route des vacances emprunte le rail. Pour rejoindre la côte atlantique et Royan, nous voyageons en train de nuit. Départ à minuit, gare d'Austerlitz. La famille a réservé un compartiment de couchettes pour elle seule. Enfin, pas tout à fait seule. Au gré des années nous accompagnent Niki le hamster, une tortue d'eau, Théramène le crapaud apprivoisé, et plus tard, Yaya Khan le mainate... L'étrangeté de la situation, tout cet univers vivant déménagé malgré lui, ne nous a jamais effleuré.

Avant de rejoindre nos couchettes, il est un rituel, marqueur du début des vacances : le dîner à La Consigne. Nous nous y rendons, avec armes et bagages, dans la lumière du soleil couchant qui illumine le métro aérien. La Consigne, un bistrot-restaurant situé rue de l'hôpital, sur lequel nous avons jeté notre dévolu.

Il n'y a rien de remarquable à La Consigne, la salle est banale, le menu sans imagination et bon marché. Manquer un dîner à La Consigne, le soir du départ en vacances, serait de mauvais augure, et pourtant, se fiant à leur bonne étoile, mes parents n'ont jamais pris la peine de réserver la table.

Bien des années après, La Consigne a changé de propriétaire, et nous n'y avons plus remis les pieds. Quelque chose s'était définitivement brisé dans les vacances d'été. Sauf une indéfectible passion pour les trains de nuit.

Saint-Pierre et Saint-Eutrope

Les wagons couchettes des années 60 sentent la moleskine chaude, les relents du diesel de la locomotive, le savon liquide des WC dont la porte reste obstinément ouverte sur le couloir où volètent quelques feuilles de papier hygiénique. Dormir à quatre, puis plus tard à six, dans cet espace confiné, la peau collant sur le faux cuir des banquettes, bercés par le grondement des roues, secoués en passant sur les aiguillages, relève de l'exploit.

En réalité, on ne dort pas, on sommeille, en égrenant les gares du parcours : Blois, Saint Pierre des Corps, Poitiers, Angoulême, et son changement de locomotive, vers quatre heures du matin. Epuisé, c'est là que je sombre dans le sommeil.

Deux petites heures plus tard, mon père nous réveille : nous arrivons à Saintes. Le temps d'entre-bailler le rideau et d'apercevoir, balises signalant l'imminence de la fin du périple, les clochers de Saint-Pierre et Saint-Eutrope. Ces noms résonneront longtemps dans ma tête, monuments imaginaires que je n'apercevrai jamais que de loin.

Il est alors temps de se préparer, les yeux collés de sommeil, Royan et Monsieur R..., le taxi, nous attendent.



Une presque-île

On ne voit qu'elle. L'église. Perchée sur son promontoire, à l'à-pic de la falaise, dominant la mer. Une image de carte postale, avec la signature «Gaby» dans le bas à droite. On entre dans le village comme dans un goulet, aspirés par la rue principale, celle qui fait le tour du lieu, avec sa gravette blanche, lumineuse, poussiéreuse. La Brise, le café-tabac et ses

odeurs de cendres froides et de pastis, est restée sur notre gauche. La route ouvre sur des rues aux noms évocateurs, rue du Médoc, de la Tour Blanche, de l'Église, du Port, de la Douane, de l'Amiénois... Début juillet, les roses trémières disputent aux volets des maisons chaulées les couleurs vives de l'été. Ici, peu ou pas de commerces : un dépôt de gaz, le café-tabac, l'Auberge du Promontoire, qui porte bien son nom. Plus tard, un petit marché couvert sera construit à l'entrée du bourg.

Dans les années 60, le touriste vient déjà à Talmont pour admirer son église romane perchée sur la falaise, son cimetière marin à ses pieds. À l'entrée, une enseigne lumineuse sur son tronc de pierre renseigne en lettres gothiques le visiteur. Il y apprend que Talmont aurait été une étape sur le Chemin de Saint Jacques de Compostelle...

La promenade de la falaise, avec ses carrelets de pêcheurs sur pilotis, mène au port. Un chenal vaseux, qu'il faut régulièrement draguer, quelques embarcadères qui sentent le goudron, accueillent les barques des pêcheurs pendant la saison. Au cœur du village, un gros tilleul centenaire s'épanouit sur la place de la Mairie.

La maison de nos vacances, la demeure de mon arrière grand-père, est là, à deux pas.











Du lait et du pineau.

Entre la presqu'île de Talmont et le village de Meschers s'étend le marais. D'un côté de la route, longue ligne droite qui prend le vent de face lors des marées, la baie avec l'embouchure de la Gironde en point de mire, couleur caramel à mer haute, brun vaseux aux basses eaux.

De l'autre côté, le marais. Ou plutôt de vastes prairies tantôt laissées en jachère, tantôt cultivées de céréales. Lors de ces étés où les blés occupent le terrain, il règne début juillet cette odeur des épis coupés, chauffés par le soleil, qui attendent d'être ramassés en gros rouleaux balisant le paysage. Cette odeur, celle du pain en train de cuire, c'est la première odeur des vacances.

Aujourd'hui encore au temps des moissons, où que je sois, j'ai cette image du marais chauffé à blanc en tête.

Le blé coupé nous accompagne dès le premier soir de villégiature. Il faut aller chercher le lait à «la Cabane», une ferme située à quelques kilomètres du village, exploitée par des amis de la famille. Des métayers trimant dur, plein de bon sens charentais, qui ne crurent jamais que l'homme avait marché sur la Lune. Nous nous rendons à la Cabane en vélo, première mise en jambes pour de futures escapades. Au bout d'un chemin terreux, la vieille ferme nous accueille. Dix neuf heures, c'est l'heure de la traite. On remplit nos deux bouteilles de lait chaud, mon père discute un peu avec les métayers, nous admirons les vaches au repos dans l'étable. Une caresse au chien des lieux, et nous repartons vers Talmont avec le précieux breuvage, dont une partie finira dans une assiette, soigneusement remise dans le placard, afin de faire du lait caillé, fromage rustique dont raffole mon paternel.

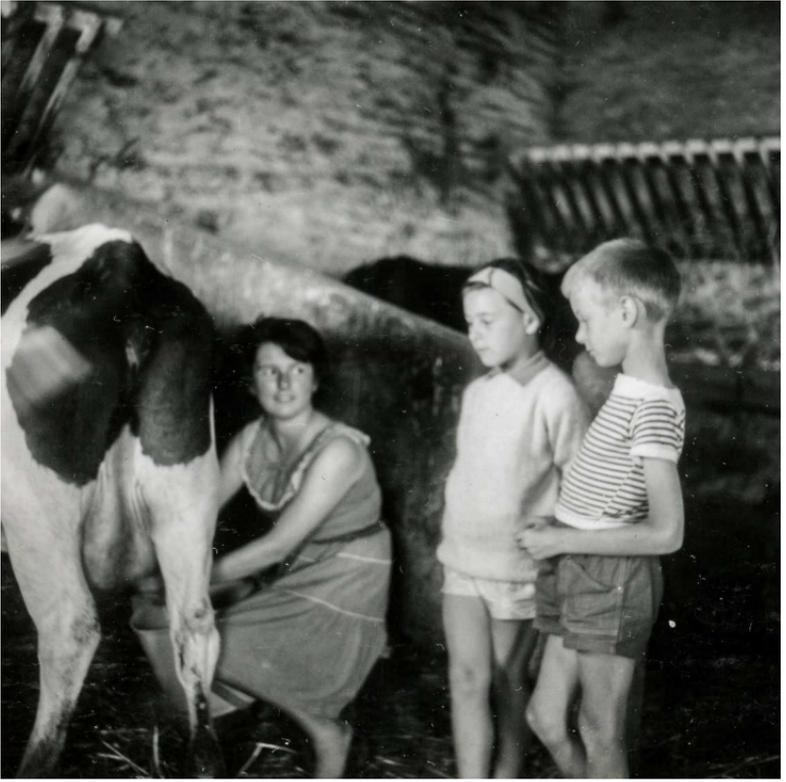
Certains soirs, comme chaque soir auparavant lorsque nous étions petits, le lait vient à nous. La grosse camionnette noire de la ferme stationne à l'entrée du bourg. Dans l'abri des bus de la Compagnie d'Aunis et Saintonge, sur les quelques bancs alentours, vieilles et vieux du village attendent la livraison, bouteilles à la main. Ça papote et ça jacasse, patois saintongeais, tabliers aux couleurs passées, robes noires élimées. La fille des métayers de la Cabane sert tout ce beau monde, entourée de ses bidons d'aluminium scintillants de blanc laiteux.

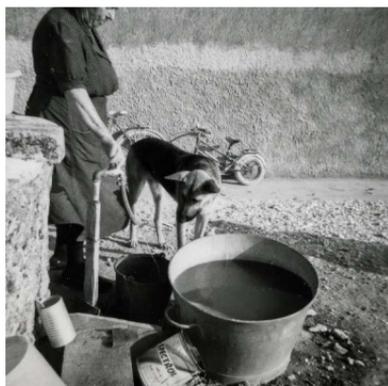
Le second rituel à accomplir au plus vite après notre arrivée est de rendre visite à des amis de longue date de la famille, les V... Ils demeurent au Caillaud, petit bourg joutant Talmont, perché sur une belle falaise ornée de carrelets de pêcheurs.

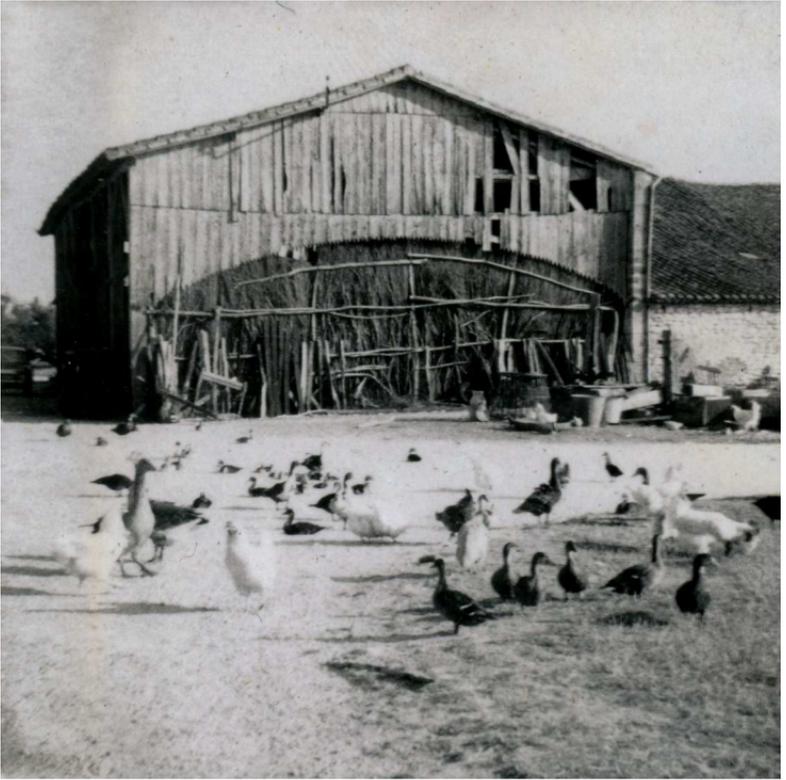
Le rendez-vous a toujours lieu à midi, à l'heure de l'apéritif. Réunis autour de la grande table - toile cirée collante, verres Duralex patinés - le maître de maison débouche une bouteille de pineau des Charentes de son cru. N..., grand bonhomme à la trogne burinée, un éternel sourire plissant ses yeux, les bras brûlés par le soleil, impeccable dans son costume paysan et sa chemise blanche, le béret vissé éternellement sur le crâne.

A la discussion, qui porte inévitablement sur les événements, petits et grands, de l'année passée, se mêle parfois son gendre, personnage dont le physique me fascine. Homme charmant à la conversation limitée, il souffre d'un rhinophyma, son nez boursoufflé et lie de vin captant toute mon attention. Au point de se demander si son appendice ne va pas finir par lui éclater à la figure...

On ne quitte la table qu'une fois la bouteille de pineau terminée, reprenant nos bicyclettes pour retourner cahin-caha déjeuner à la maison. Les vacances peuvent enfin commencer.







14 juillet

Il ne se passe pas grand chose pour la fête nationale à Talmont. Discours du Maire devant le monument aux morts, quelques buvettes ... Plus tard, il y aura bien un défilé aux lampions. En attendant, mon père a décidé de pallier à l'indigence locale en matière de feu d'artifice. Un beau jour, les bagages des vacances ont accueilli quelques feux de bengale et fusées de la maison Ruggieri, achetés dans la succursale parisienne du maître artificier. Ma mère n'a pas tout de suite réagi... Quelques années plus tard, l'arsenal a pris de l'ampleur, le veto maternel a eu le dernier mot. Les munitions ont voyagé dans la caisse à vélos, par crainte à juste titre d'un embrasement ferroviaire inopportun.

En cette fin d'après-midi, sous le regard curieux des touristes en goguette, en évitant de croiser le garde-champêtre - qui bien que voisin et ami de la famille, n'hésiterait pas à nous sermonner - nous installons fusées, mortiers et feux de bengale dans les terrains vagues de la falaise, face à l'église. Le spectacle promet d'être grandiose. Dissimulés dans les pierres et les herbes sèches, les artifices attendent patiemment la nuit tombée pour se déchaîner.

D'ordinaire, tout se passe bien. Juste une petite boule au ventre à la pensée de se faire pincer par les autorités. Sous les yeux des passants qui pensent qu'il s'agit du feu d'artifice officiel, la poudre fuse.

Chandelles romaines, soleils, bombes sifflantes, bouquet final. C'est modeste, mais nous sommes contents de l'effet produit.

Et puis, ce soir fatidique de juillet, patatras. Cette année, mon père a vu grand. Le début d'été a été torride, l'herbe est déjà jaune paille. Un vent chaud souffle sur la falaise. Les premières fusées partent droit vers le ciel, les suivantes prennent la tangente. Filent vers les jardins à l'horizontale. Un début d'incendie est vite maîtrisé, à grands coups de pieds et de pelles. Les trois soleils, pièce maîtresse du spectacle, s'embrasent sur leur grand mât. Ça tournoie, crachant le feu. Un des soleils se détache, part en vrille, met le feu à la paille sèche. L'incendie se propage. Mon père gueule des ordres, panique à bord, les voisins, complices, font une chaîne avec des seaux et des arrosoirs, les pompiers du village achèvent le travail. La moitié d'un champ a brûlé, le dernier feu d'artifice du 14 juillet talmontais ne verra jamais son bouquet final.

Le lendemain matin, personne n'ose dire à mon père que nous sommes allés trop loin. Sauf ma mère. L'été d'après, la maison Ruggieri a perdu un bon client.



La grosse pierre

La Gironde est un estuaire. Elle charrie les boues venues de la Garonne et de la Dordogne, donnant à voir ses flots café au lait. Au montant, l'estuaire s'emplit de l'eau de l'océan. Par mer calme, on distingue alors au gré des courants de grandes avenues verdâtres qui cartographient l'embouchure du fleuve. Mais pour nous, enfants, la Gironde, c'est la mer. Une

mer vaseuse, une mer sale, une mer qu'il faut apprivoiser avec ses marées, petites ou grandes, ce qui limite sérieusement les temps de baignades. A mort-eau, lors des marées de faible coefficient, nous nous baignons au pied de l'église, sous la falaise.

Les « plataines » recouvertes de varech, celui qui éclate sous les pieds, forment trois grandes marches, permettant au baigneur craintif d'entrer progressivement dans l'eau. Sur la deuxième plaine se trouve la grosse pierre. Un bloc sans doute détaché il y a longtemps de la falaise, la cîme garnie d'algues lui donnant un air de dieu marin.

La grosse pierre, c'est l'horloge qui annonce l'heure de la baignade. Quand elle commence à être recouverte par les eaux, il est temps d'aller chercher les serviettes de bain et de descendre au pied de l'église.

Les ablutions familiales font le bonheur des touristes, observant avec curiosité, inquiétude ou désapprobation le spectacle. « Mais c'est dégoûtant, ils se baignent dans la boue ! » « Ils vont se noyer, tu as vu le courant qu'il y a ! ». Cette prophétie s'adresse particulièrement à mon père, alors qu'il entreprend sa traversée quotidienne de la baie vers le Caillaud, deux petits kilomètres à se laisser porter par le courant de la marée montante, pendant que nous patageons près de la grosse pierre.

Quand la mer est forte, il disparaît parfois de la vue, le temps de quelques vagues. « Ça y est, il s'est noyé, le pauvre homme ! » Et un instant plus tard : « Ah non, le revoilà, il est fou ! »

Cette traversée de la baie, mon père l'a effectuée chaque année, jusqu'à ses 80 ans. La famille a alors décrété que c'était terminé, trop dangereux. Cet été-là, j'étais à Talmont. J'ai décidé d'accompagner mon père jusqu'au Caillaud, pour la première et dernière fois. Mais il n'y a eu personne pour s'exclamer du haut des falaises. Et personne pour se baigner près de la grosse pierre, qui avait disparu, emportée par la grande tempête de l'hiver 2000.



Un blockhaus à la plage

Quand nous ne nous baignons pas sous les falaises, nous passons les après-midi à la « grande plage ». Surtout lors des grandes marées, qui permettent de se tremper sans s'embourber dans le vaseur de la baie. La plupart des plages de la Gironde cachent, sous leur fine couche de sable, le « maton », de la glaise accumulée au cours des siècles par le fleuve charriant

ses limons. C'est en fouillant le maton que l'on a pu retrouver, à quelques kilomètres du village, les vestiges d'une embarcation gallo-romaine, à l'emplacement supposé de l'antique port de Tamnum.

Le maton, c'est une aubaine pour nos jeux de gamins. La plupart du temps, notre camp de base pour l'après-midi se situe au bout de la plage, non loin de la digue aux revêtements colorés - jaune, noir, vert - vestiges d'anciens essais de goudronnage.

La digue, outre le fait qu'elle accumule la chaleur à s'en brûler les pieds, recueille régulièrement les naufragés de l'estuaire : on y retrouva une année un ou deux moutons noyés, un cochon gonflé de gaz et même une vache qui finit son existence sur la digue multicolore.

A cet endroit, la plage forme une petite dune, recouverte de chardons bleus, de roseaux et d'immortelles. Derrière le monticule, le marais s'étend jusqu'à la route, et c'est là, à l'abri du vent et des regards, que la famille a ses habitudes. Deux cratères d'explosion de mortier, témoins déjà lointains des combats de la Résistance durant la bataille de la poche de Royan, balisent notre territoire.

La guerre. L'ayant vécu adolescent, mon père entretient une passion pour ce moment de l'histoire, nourrie d'anecdotes et de souvenirs rabâchés. Ma mère, elle, subit en silence, n'ayant pas vécu la période dans des conditions aussi favorables que son mari... Elle assiste donc, avec une bienveillance patiente, à

une grande oeuvre chaque année recommencée : la construction du blockhaus.

Comment l'idée a-t-elle germé, mystère. Mais chaque été, dès le début des vacances, on entame le chantier. Creusée dans le sable et le maton, le toit confectionné de bois flotté et de glaise agglomérés, une casemate prend vie jour après jour, suffisamment vaste pour accueillir deux ou trois gamins.

L'entrée du blockhaus se fait par un petit tunnel côté marais, une étroite fenêtre panoramique lorgne vers la plage. L'édifice, une fois terminé, donne lieu à de mémorables assauts. Des grenades de glaise, bourrées de pétards, sont lancées par les assaillants contre la forteresse. L'attaque vient naturellement de la mer, et ce débarquement débridé laisse ébahis les quelques baigneurs qui se sont aventurés sur le champ de bataille.

L'issue est toujours la même : les occupants du blockhaus capitulent, sortant de leur trou enfumé sous la menace de mitraillettes en plastique. Evidemment, le rôle des vaincus est tenu par les « petits » de la famille qui trouvent leur compte à s'enterrer vaillamment.

Au fil des années, l'ouvrage militaire se métamorphose, finissant en une construction complexe dotée d'une tourelle d'observation. C'est la grande tempête de l'hiver 2000 qui mettra fin définitivement aux vestiges de l'ouvrage, balayé par les vagues déferlant sur la dune, modifiant pour toujours la physionomie de la baie.

Bref retour en arrière, alors que nous sommes vraiment enfants, et que la baie n'est pas encore colonisée par les herbes sauvages.

Mon père s'attelle à construire un port pour nos bateaux miniatures. Lui aussi creusé dans la glaise préhistorique, les quais modelés dans le sable, le port conçu à quelques mètres des laisses de mer, est relié à l'eau par un long chenal que les vagues alimentent à marée montante. L'écume boueuse arrive en premier dans le bassin, de sorte que mes navires disparaissent lentement emprisonnés dans la mousse jaunâtre. Et invariablement, à la première grande marée de l'été, le port est emporté par les flots.

La nature, sur la grande plage de Talmont, a toujours eu le dessus.









Elles grognent, Capitaine !

Début juillet, le début de la marée montante signifie le retour des bateaux de pêche. Voilà les « yoles », ces embarcations traditionnelles de la Gironde, avec leur « tau » de couleur - une voile faisant également office d'abri - qui entrent en procession dans le chenal, avant de décharger leur cargaison sur la cale du port.

Il y a là Bébert, Capitaine, à la réputation du plus habile pêcheur de maigres de l'estuaire, Louis et son second Marcel, Jojo ... Les belles années, une quinzaine de bateaux prend ses quartiers d'été à Talmont pour chasser les grognards, les maigres, ces gros poissons pouvant atteindre trente kilos...

Lors des grandes pêches, les yoles sont tellement chargées à ras bord de poissons argentés que l'eau envahit parfois l'embarcation, obligeant les pêcheurs à écoper. Sitôt la proue des barques calée sur la berge, les bêtes sont prises à bras le corps, lancées à terre, hissées sur le quai, accrochées et pesées à la balance romaine par des gaillards du coin, éventrées, la tripaille se répandant dans une odeur de vase et de sang sur les pierres brûlantes, avant de finir dans de grands tonneaux pestilentiels envahis de mouches. Enfin, passés de la main à la main, les maigres rejoignent les fourgonnettes des poissonniers et des restaurateurs. Une demie-heure plus tard, ne restent sur l'herbe que les prises destinées aux habitués, dont mes parents font partie.

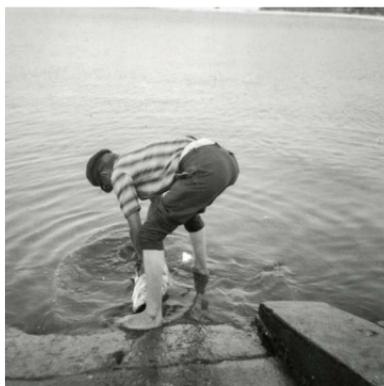
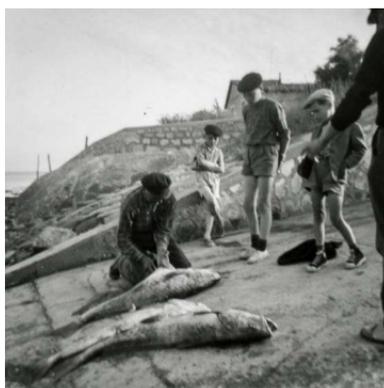
A peine revenu à la maison avec son fardeau, mon père part en quête de quelques branches de fenouil sauvage, à l'odeur caractéristique, qu'aujourd'hui encore j'associe à ces instants.

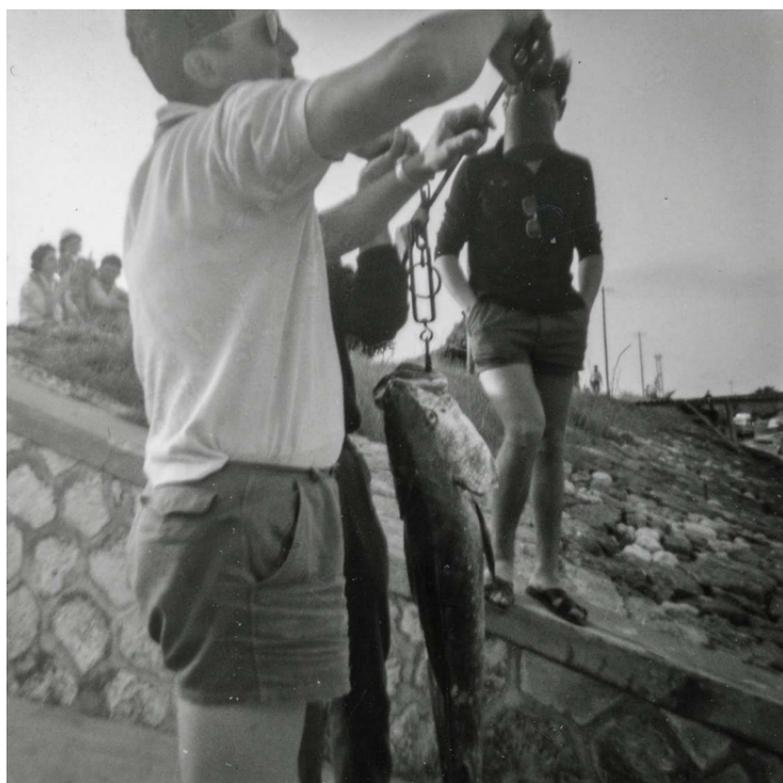
Commence alors le cérémonial de la flambée dans la cheminée. Un fagot de « javelles », des sarments de vigne, et c'est la promesse d'une belle braise, de celles qui durent longtemps. Il ne faut pas déranger le

cuisinier lors des épisodes de grillades. C'est sacré. La famille, aux ordres, attend le fatidique « Ça y est, c'est prêt, dépêchez-vous ! » pour passer à table. Ma mère a profité de ces instants pour préparer un « tourta », fine galette de farine et de sel striée au couteau, qui va doucement cuire sur les braises mourantes, et que l'on dégustera à la fin du repas recouverte de beurre salé. Et pendant ce temps, le calme revenu sur le port, à l'abri des regards, la vieille B..., un peu folle dit-on, vient chercher dans les tonneaux pestilentiels les laitance et les foies noyés dans la tripaille pour en faire sa pitance.

Au fil des ans, les maigres vont se faire plus rares en Gironde, trop pêchés et ayant changé de lieux de migration. Moins de maigres, moins de pêcheurs, moins de yoles. Le chenal de Talmont, les derniers étés de ma jeunesse, n'abritera plus que quelques taus colorés.









Vermées, trûles et ammonites.

Certaines années de sécheresse - déjà - nous voyageons en compagnie d'un bocal contenant une colonie de vers de terre. Depuis juin, ils ont été ramassés dans le potager familial et mis à l'abri. Une exportation de vers de banlieue, les terrains de la presqu'île, calcaires et rocailleux, étant avares de lombrics. Et aussi un voyage sans retour, les vers vont servir à confectionner la vermée.

La vermée. Une pratique rustique mais efficace pour pêcher l'anguille. On enfile - cruellement - les vers de terre sur de la ficelle à l'aide d'une brindille de balai en guise d'aiguille. Roulée en pelote, la vermée est accrochée au bout d'une canne, que l'on trempe dans l'eau en attendant que la voracité des anguilles fasse son oeuvre.

Les jours de grande marée, nous nous postons en fin d'après-midi sur la digue, dos à la route menant à l'entrée du village. L'endroit est propice à la pêche, le clapot rabattant les poissons. Commence l'attente, qui sera de courte durée. Les premières victimes mordent aux vers, un coup sec relève la ligne et expédie la prise sur la route. Les cadets de la famille ont pour mission de capturer les bêtes, qui tentent de se faufiler à l'abri dans l'herbe. De temps en temps, une voiture passe et reçoit sur son pare-brise une anguille ... Le spectacle attire inmanquablement les touristes, les vieux du village commentent. En une heure, la musette est pleine. Ma mère se charge de cuisiner la pêche, tâche ingrate consistant à frire les bestioles tronçonnées, aillées et persillées, après avoir été asphyxiées dans du gros sel. La souffrance animale, à l'époque, ne nous étouffe pas.

Aux murs d'une des chambres de la maison familiale pendent deux ou trois trûles, des haveneaux pour pêcher la crevette. Ils font partie du décor, gardant d'année en année des débris d'algues séchées, souvenirs des pêches de l'été précédent. Aller taquiner la crevette avec mon père est une de mes fiertés de gamin.

L'expédition commence toujours par s'équiper : maillot de corps, casquette, bottes cuissardes. La trûle sanglée sur le porte-bagage, nous partons à bicyclette rejoindre la baie de Chant Dora, à quelques kilomètres de là.

Commence alors, à marée basse, la longue traversée du vasier séparant la plage du banc de sable - promesse de pêche miraculeuse.

Il y a un plaisir, mêlé d'anxiété - si par hasard nous restions coincés jusqu'aux cuisses dans la boue - à parcourir les quelques centaines de mètres dans la vase fraîchement découverte par la marée. Une ou deux fois, il a fallu que mon paternel me tire d'un mauvais pas, incapable que j'étais de m'extirper du piège boueux. J'en prenais pour mon grade...

Sur le banc de sable, perdus au milieu de nulle part - du moins à l'échelle d'un enfant - nous poussons nos trûles, les bottes s'emplantant d'eau, avant de relever le filet. Au fond de la poche, des algues, des crabes, quelques menus poissons égarés, et la poignée de crevettes. Quand parfois apparaissent au milieu des « bouquets » gris quelques carapaces roses, c'est le bonheur. La poche de la musette gonfle au fur et à mesure que la matinée avance, jusqu'à ce que mon père siffle la fin de la partie. La pêche a été suffisante pour l'apéritif du déjeuner.

Les années passant, les crevettes se feront de plus en plus rares. Nos expéditions vasières également, les trûles finissant par rester définitivement accrochées au mur. La dernière fois que je les ai vues, les mailles des filets, rongées par le sel, la lumière et les saisons,

laissaient s'échapper les souvenirs des pêches miraculeuses.

Outre les trûles, les murs de la maison accueillent une collection de casques de mineurs, arborant chacun le prénom d'un membre de la famille. Cet étrange assemblage - on imaginerait volontiers un ascenseur caché accédant à des sous-sols mystérieux, de téméraires ouvriers remontant des tréfonds du rocher - cet assemblage donc fait partie de l'équipement nécessaire à la chasse aux fossiles que nous pratiquons sous les falaises environnantes.

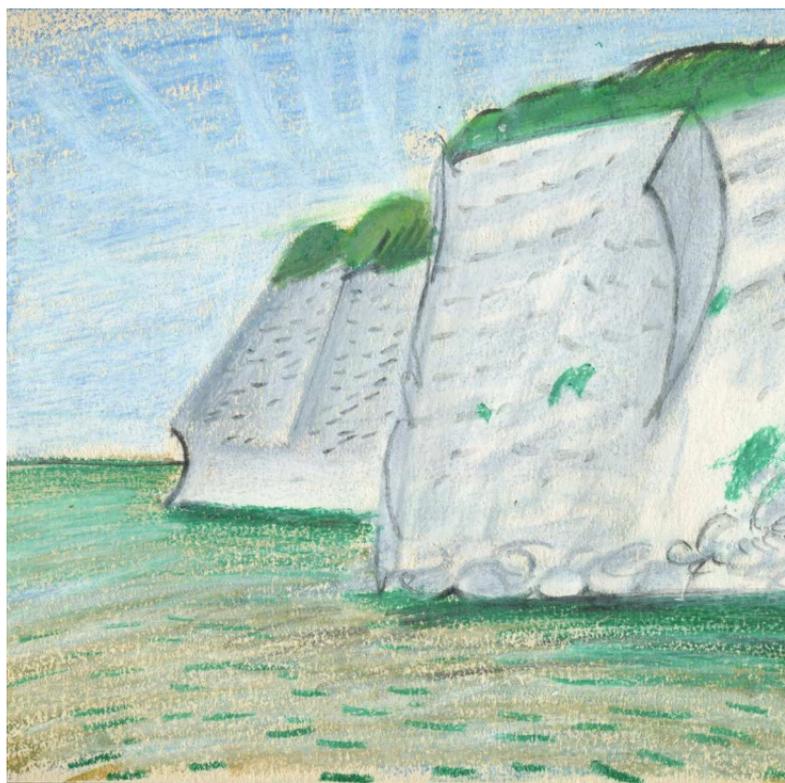
Je ne sais pas si j'aime vraiment rechercher les ammonites et autres vestiges des océans préhistoriques. La chasse se déroule sous la chaleur des fins de matinée, au milieu des éboulis des falaises - celle de « Pilou » est la plus haute, la plus dangereuse aussi, du moins je l'imagine ainsi. On y accède par des sentiers pentus menant aux baraques des carrelets. Une besace à l'épaule, un marteau et un ciseau à pierre en mains, nous traquons le fossile, n'hésitant pas à marteler le rocher pendant des heures pour extraire un animal rétif.

Ce qui me motive, c'est l'espérance jamais concrétisée de trouver des dents de requins, trois petites stries brunes sur le calcaire blanc, mon père en a déjà une ou deux dans son innombrable collection... Pour le reste, piocher dans la poussière, avec la menace fantasmée du rocher dévalant la falaise pour nous broyer (mais cela était réellement arrivé à un pêcheur du coin, qui y avait perdu une jambe) ne m'amuse qu'un temps.

Et parfois, quand mon père, qui ne manque jamais d'emmener un carnet de croquis avec lui, s'attarde pour dessiner sous le cagnard, il nous faut s'armer de patience. Pourtant, chaque année, nous reprenons cette quête, nourrissant inlassablement la collection paternelle.









Le petit peuple de la plage.

Les plages de Talmont sont tristement banales. On peut difficilement s'y baigner, même lors des grandes marées, on piétine vite dans la vase, avec ses coquillages coupants, obligeant à nager « méduses » plastiques aux pieds, le sable est jonché de bois mort, de varech séché, de coquilles d'huitres par milliers... Pourtant, même maintenant, lorsque je reviens à



Talmont, il faut que j'aie vu MA plage. Ma plage, parce que l'autre bout de sable, situé au pied de la digue du port, a disparu depuis longtemps, mangé par les herbes qui envahissent la baie. C'est sur ce petit triangle de sable à l'abri du vent que ma mère nous lisait les lettres illustrées envoyées par mon père, alors que ma soeur et moi, malades de la rougeole avions dû prolonger les vacances sans lui. Je n'ai jamais retrouvé ces lettres, qui commençait par « Mon Grand... », écrites à l'encre bleue sur du papier ligné, illustrées de



bateaux, de trains, d'animaux... perdues ou égarées dans la mémoire familiale.

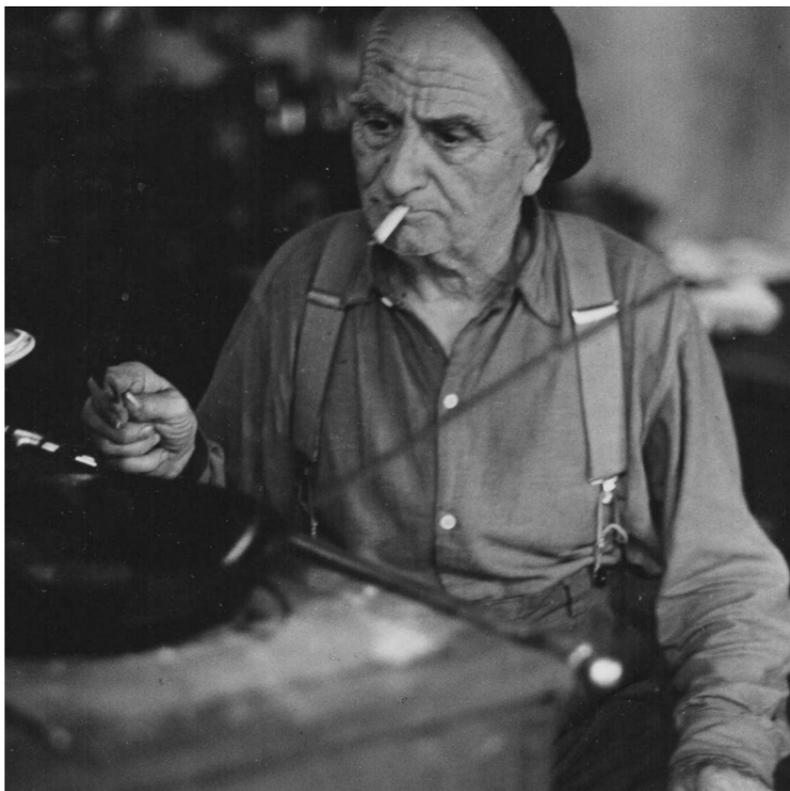
Sur la grande plage, comme on dit, en compagnie des tamarins, des chardons bleus et des immortelles, règne le petit peuple de la mer. Donner des coups de pieds dans les amas de varech encore humide déclenche la panique d'une myriade de puces de mer. un nuage gris et grouillant qui disparaît en un instant, sautillant en toutes directions à la recherche d'une cachette ou creusant le sable à toute allure pour disparaître.

Parfois, nous organisons des courses de puces, en choisissant les plus grosses que nous lâchons d'entre nos doigts, observant celle qui ira le plus vite ou le plus loin. Les puces de mer ont le don de faire disparaître le temps d'une marée tout cadavre abandonné sur la

grève. Rien ne résiste à l'appétit de « talitres saltator », hormis les dépouilles des « marmous », ces grosses méduses inoffensives, portant leur croix verte sur leur corolle. Quand il fait chaud la marée amène son lot de gélatine, qui avant de s'échouer, a le don de se mettre sur la trajectoire du nageur. Au grand désarroi des touristes, ignorant que ces méduses ne piquent pas. Echoués, les gros dômes palpitent encore un peu, avant de sécher au soleil. Quelques jours plus tard, il ne reste plus que le fantôme de leur croix verte sur le sable.

Les restes de méduses côtoient les carapaces poilues des « chinois ». Les crabes chinois sont arrivés en nombre sans crier gare dans les estuaires européens au milieu du 20ème siècle, dans les ballasts des navires. Desséchées par le soleil, les carapaces des chinois arborent une jolie couleur rosée, et j'aime chercher les plus beaux spécimens pour jouer au pêcheur... Les pêcheurs, les vrais, détestent les chinois. Non comestibles, fragiles mais prédateurs, ils envahissent les filets et dévorent les crevettes et poissons. Ce qui donne prétexte, à nous les gamins, de massacrer sans vergogne les envahisseurs, mous et inutiles.

La guerre durera une quinzaine d'année, brusquement, en l'espace de trois étés, les chinois poilus disparaîtront du paysage sans que l'on sache pourquoi... Il semblerait, à l'heure où s'écrivent ces lignes, que le crustacé tienne sa revanche : on vient de repérer des spécimens en Camargue, dans le delta du Rhône...



Grand-Père Mercier

Il existe une photo de moi, assis au volant de la voiture de mon arrière grand-père. Il est à mes côtés, flou dans l'arrière plan, je dois avoir deux ans. Pendant longtemps ce fut l'une des rares images que je connaissais de Grand Père Mercier, dont j'ai peu de souvenirs, lui qui nous accueillait chaque été dans la maison familiale.



Souvenirs d'un béret, éternellement vissé sur sa tête, et surtout souvenir de l'instant exact et de l'endroit précis, en hiver, alors que j'allais vers mes six ans, où mes parents m'ont annoncé sa disparition. Et que cet été-là, nous ne le verrions plus à Talmont. Je n'ai pas pleuré, comme si cela ne pouvait être vrai, mon arrière grand-père étant tellement lié au village, et nous n'étions pas là-bas.



Tubes de l'été

« L'un des plus beaux villages de France ». C'est écrit sur les nombreux panneaux qui jalonnent la route menant à Talmont. Impossible d'y échapper. Il est vrai que la presqu'île a du charme avec ses maisons blanches aux volets de couleur, ses roses trémières, son église au bord de la falaise, son cimetière marin... C'est sans compter sur les innombrables boutiques à

touristes, souvenirs, confiseries, qui ont petit à petit dévoré les vraies maisons. Plus personne, ou presque, n'habite à Talmont désormais. C'est un village de carte postale, comme tant d'autres en France, livré au tourisme de masse, avec ses vastes parkings aménagés pour accueillir le flot de visiteurs.

Durant les années soixante, alors que le village est habité à l'année par quelques dizaines de personnes, il n'y a que peu de commerces à demeure. Alors, chaque semaine, passent les commerçants ambulants dans leurs « tubes » Citroën aménagés. Il y a là le boulanger, à qui on commande le pain à l'avance, de ces grosses miches pouvant se conserver plusieurs jours, parfois aussi des galettes au beurre, que l'on emmène à la plage pour le quatre-heure. Le boulanger passe en bas de la rue, klaxonnant pour annoncer sa venue. Et si par hasard on rate le rendez-vous, il y a encore une chance de récupérer sa commande quelques instants plus tard, sur la place de la Mairie.

Deux bouchers, l'un de Meschers, sur la côte, l'autre de Cozes, dans les terres, se partagent la clientèle. Mes parents sont clients des deux, l'un pour la viande, l'autre pour la charcuterie et les tripes de veau, que ma mère cuisine religieusement chaque année. Pas de jaloux. Le boucher de Meschers m'impressionne, sa façon gouailleuse de découper la viande - tchac, tchac sur le billot - tout en discutant le bout de gras avec les clients qui font la queue derrière l'auvent de la camionnette. Je suis fasciné par ses mains, rougies par

le sang, patinées par le métier, et à qui il manque un doigt, tranché lors d'une découpe malencontreuse...

Et puis il y a le quincailler, un grand monsieur maigre et moustachu, vêtu d'une éternelle blouse grise. Son tube Citroën, c'est la caverne d'Ali Baba. Un mince couloir dans le fourgon délimite tant bien que mal une forêt d'ustensiles de cuisine, de balais, de serpillères, d'accessoires de ménage et de bricolage débordant des étagères aménagées dans les flancs du véhicule. Quand le père G. ouvre l'auvent, une odeur de savon et de lessive confinée se répand sur la place...





Couchers de soleil

Ma mère a bien du mérite. Chaque soir, nous allons admirer le coucher de soleil. De l'horaire et de la météo dépendra l'heure du dîner. Avec mon père, nous nous rendons à l'église pour assister au spectacle. Ma mère suit rarement, préférant rester à la maison, pour surveiller le repas. Je crois que cela lui offre également un moment de répit...

A l'église, nous voilà face à la mer, adossés au portail encore tiède de la chaleur de l'après-midi.

L'embouchure de l'estuaire, la silhouette des derniers bacs transbordeurs dans le lointain, entre Royan et la Pointe de Grave, dessinent la toile de fond du moment. Un ciel clair, l'astre déformé par la brume de chaleur plongeant dans l'océan, c'est la promesse d'une belle journée pour le lendemain. Des queues de nuages, une barre sombre à l'horizon, nous spéculons sur la météo à venir.

Parfois, par grandes chaleurs, mon père évoque malicieusement le rayon vert, ce phénomène que nous ne verrons jamais. Mais les touristes alentours tendent l'oreille, espérant être témoins du miracle visuel.

J'éprouve toujours un peu de tristesse quand, début août, le soleil ne se couche plus en plein océan, mais disparaît derrière l'ombre de la Pointe de Grave, tout au bout du Médoc. Ce n'est pas encore la fin des vacances, mais les jours raccourcissent, et le temps à passer à Talmont aussi.



Au Roître des Bassets

Mes parents ne conduisent pas, n'ont pas de voiture. C'est en bicyclette que nous effectuons l'essentiel de nos déplacements estivaux. Ce qui nous vaut l'attention amusée des talmontais et des autres. Pendant de longues années, mon père utilisera une antédiluvienne monture, datant de la guerre, repeinte en mauve et pesant le poids d'un âne mort. Ma mère,

quant à elle, dispose d'un vélo de sa famille, qui en regard du coursier paternel, est au sommet de la modernité. Les enfants, au fil des années, héritent des vélos des aînés, acheminés depuis la banlieue parisienne.

Toute cette cavalerie se déploie régulièrement pendant l'été, à l'occasion de randonnées plus ou moins lointaines. Fin juillet, il est de tradition de se rendre deux ou trois jours faire du camping sauvage sur la Côte du même nom. Une cinquantaine de kilomètres pour arriver dans les dunes et les pins du « Roître des Bassets » où nous établissons notre camp de base. Il y a quelque chose d'héroïque, ou de ridicule, à entreprendre cette expédition. Les vélos sont chargés comme des mules, sacs à dos, sacoches, tentes issus des surplus de l'armée américaine. La route est longue, et arrivés sur place, il faut encore pousser les deux-roues dans le sable. Les disputes éclatent, repartent de plus belle lors du montage des tentes, que l'on camoufle pour se mettre à l'abri d'improbables regards : il n'y a personne dans les dunes à cette époque...

Quelle idée saugrenue a pu traverser l'esprit de mes parents pour organiser ces bivouacs hors du temps ? Est-ce l'attrait de l'interdit, la zone forestière est protégée, ou le plaisir de vivre « à la dure », nous qui vivons dans un cocon le reste de l'année ?

Nous dormons sur le sable dur et incliné de la dune, attaqués par les moustiques, dînons de conserves



- mon père tient à emmener du corned beef et des œufs de poisson en boîte, la « Crème Ovavitoff » - un exemplaire trôna sur son bureau jusqu'à son décès ! - Parfois, au matin, nous partons à la pêche aux coquillages, seuls au monde. Les couteaux ramassés sont cuisinés dans la poêle de fortune, agrémentés de milliers de grains de sable. Qu'importe.

Deux jours plus tard, les Robinsons reprennent la route en sens inverse, pouilleux mais heureux d'avoir pu, quand la nuit enveloppait la dune, entendre au loin « hurler Maumusson », le grondement des vagues des Pertuis d'Oléron.





Expéditions

La plupart de nos virées estivales se font en vélo : pique-nique sous les falaises de Mortagne, pèlerinage aux églises romanes de l'arrière-pays - Thaims, Corme-Ecluse, Meursac et la tombe de mon arrière grand-père, escapade au château d'eau de Chauvignac, dont la silhouette domine le paysage, marquant les limites à ne pas dépasser en deux-roues...

Quand il s'agit de dépasser les bornes, les cars d'Aunis et Saintonge ou du CITRAM prennent le relais. De l'arrêt de bus à l'entrée du village, qui sent le renfermé et l'urine, on les voit venir de loin, spéculant sur leur couleur et le respect de leur horaire. Les cars rouge et blanc, de rustiques Berliet, brinquebalent leurs passagers vers Royan ou vers les terres lointaines de Saintes et Saujon. L'un des chauffeurs fait la ligne depuis longtemps, mes parents le connaissent, on se salue comme s'il s'agissait de retrouvailles familiales. Avec lui, nous pouvons même charger les vélos dans la soute à bagages, histoire de prolonger le voyage par les chemins de traverse.

Je redoute les voyages, pourtant plus lointains et exotiques, Blaye, Bordeaux, à bord des cars du CITRAM. Modernes, à la suspension outrageusement souple, ils ont le don de me rendre malade. La modernité gâche le plaisir de la découverte...

Une expédition annuelle nous mène de l'autre côté de la Gironde, vers la Pointe de Grave et le port du Verdon. Pendant longtemps, la traversée de l'estuaire s'est effectuée à bord du bac « le Cordouan », vieux rafiote sympathique d'avant-guerre ayant survécu aux hostilités. On peut, sur ce bateau, faire la traversée sur le gaillard d'avant. L'ancêtre fera la jonction entre les deux rives jusqu'à la fin des années 60. Une fois, par grosse mer, le Cordouan dut être détourné de sa route, incapable de franchir les violents courants de l'embouchure, et mit plusieurs heures pour rejoindre



Royan. Je garde le vague souvenir de cette aventure qui aurait pu se terminer, dans mon imaginaire, en naufrage du Titanic local... et de l'imperturbable confiance affichée dans les éléments déchainés par le gros vendeur de "mascottes", qui montait à bord lors de chaque voyage, serrant sur son ventre son panier de beignets à la confiture.

Plus tard, le Cordouan sera remplacé par un navire moderne, le Côte d'Argent. Les traversées y gagneront définitivement en confort et rapidité.

Deux mouettes sur un rocher bleu

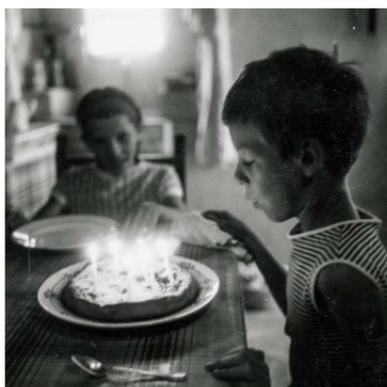
L..., je la connais depuis toujours. Petite fille de notre vieille voisine, elle passe ses étés chez sa grand-mère, l'aide dans les tâches quotidiennes, lui fait les courses, se fait engueuler on ne sait pas trop pourquoi, mais la grand-mère n'est pas facile... L... fait presque partie de la famille.

Amie de ma soeur, avec F..., la fille du pasteur de Royan, elle partage nos balades en deux-roues, nos baignades à la plage, déjeune régulièrement avec la famille. L... est jolie, de plus en plus jolie en vieillissant je trouve, une brunette à la peau mate. L... et moi, on s'aime bien. Début août, alors que les vacances ont déjà un coup dans l'aile, arrive mon anniversaire, fêté comme il se doit autour de la grande table familiale. Années après années, je me souviens surtout du gâteau et de ses bougies de plus en plus nombreuses. Tout ça sous le regard de L...

Vient le moment des cadeaux. Mes parents attendent le retour à Paris pour me les remettre « en vrai », histoire de ne pas surcharger inutilement les bagages. Mais L... a toujours un présent pour moi. De modestes cadeaux, un peu naïfs, un peu inutiles, bimmeloterie choisie avec tendresse dans les rayons de l'unique quincaillerie touristique locale. Le plus beau de ces souvenirs est un couple de mouettes, dont l'une prend son envol, un couple de volatiles plastiques aux couleurs vives, accroché à son rocher, soeul d'un bleu électrique translucide.



Cette année là, nous devons avoir quinze ans, L... sera mon premier amour. Ce sont les dernières semaines de vacances. Nous partons, main dans la main, nous isoler au bout de la plage. Promesses, larmes et baisers, on jure de ne pas s'oublier, l'été passé, chacun de notre côté.



De retour chez soi, nous nous écrivons, nous allons nous retrouver, promis juré.

Evidemment, l'été suivant, le temps a passé. Seules les mouettes sont restées fidèles sur leur rocher.

Les copains d'avant

Les baignades, pour nous, c'est soit à la grande plage, soit sous l'église, sur les platines aux algues brunes. Pour d'autres, le lieu de prédilection, c'est le port. Quelques mètres d'eau douce avant de se planter tout droit dans la vase, de l'autre côté du chenal. Qu'importe, puisqu'il s'agit surtout de déclencher une grandiose bataille de boules de glaise, sous le regard désapprobateur des pêcheurs qui assistent impuissants au bombardement de leurs yoles.

Ces « autres », qui préfèrent l'eau saumâtre à l'appel du large, je les envie secrètement. Il flotte sur cette bande, agrégée autour des enfants de la famille M..., un air de liberté interdite. Ils viennent du nord de la France, et se sont installés à Royan. Ils investissent l'ancienne école pour les vacances d'été. Pendant deux, trois années, j'observe leur manège sans oser les approcher. Je guette derrière la fenêtre de la cuisine leur passage, alors qu'ils se rendent au port pour perpétuer leurs méfaits, pour les suivre et assister au spectacle.

Enfin, il faudra bien que nous nous parlions. Je ne sais plus comment cela est arrivé, mais nous voilà devenus amis, et nous le sommes encore aujourd'hui. Leur père a ouvert un auditorium dans le village. La boutique regorge du nec plus ultra de la haute-fidélité. Une bizarrerie pour les habitants de la bourgade, qui voient d'un oeil inquiet cet ovni s'inscrire dans le



paysage. Pour nous, c'est une aubaine. Les dernières années passées à Talmont, nous nous retrouvons lors de soirées mémorables pour écouter à fond d'amplificateurs les nouveaux 33 tours de rock, et deviser jusqu'au bout de la nuit sur les mérites de Tarkus d'Emerson Lake and Palmer ou d'un vieux John Lee Hooker.

Nos cheveux ont poussé, nos années aussi, nous voilà à la fin des années 60, Talmont prend des airs d'Altamont sur Gironde...



Une mobylette dans le lointain

C'est le 15 août. Comme chaque année, la frairie du village bat son plein. Mat de cognac, course aux canards dans le chenal, stands de tirs et feu d'artifice, « n'hésitez pas, plein de beaux cadeaux à emporter !!! » Petits, la fête était une promesse. Plus grands, c'est juste l'occasion de se retrouver, d'aller boire un verre au café de la place avec les copains venus de Royan et d'ailleurs. La frairie, c'est aussi la fin des vacances.



Il y aura même des étés où nous partirons en début de soirée, manquant le spectacle pyrotechnique. En attendant le taxi qui va nous mener à la gare, dans cet entre-deux où l'on ne sait que faire, alors que la maison est déjà fermée, je vais faire un tour sur la corniche, face au fleuve. Dans la tiédeur du soir de fin d'été, au loin, le son d'une mobylette s'éloigne sur la route de Meschers.

En partant, tout à l'heure, dans le taxi, surtout ne pas oublier de se retourner.

Photographies :

Bernard Tribondeau : pages 4, 6, 10, 13, 14, 15, 16, 20, 21, 27, 31, 34, 37, 38, 39, 45, 49, 58, 63, 66, 69, 71 et photographie de couverture.

Jacques Tribondeau : pages 19, 20, 24, 32, 33, 38, 40, 45, 46, 47, 48, 52, 53, 54, 57, 60, 63, 64, 66, 69, 72, 73.

Aline Tribondeau : pages 3, 12, 45, 50, 62, 68.

J'ai réalisé mes images à l'aide d'un Brownie Kodak, puis de deux Polaroid, entre 1962 et 1972.

Les photographies prises par mon père, avec son Rolleiflex, ont été réalisées entre 1956 et 1970.

Les photographies de ma soeur Aline sont contemporaines au projet (sauf pages 3, 12, 45 et 62, d'époque).

Copyright Bernard Tribondeau - 12-2020



Notes

